

**David Bouyer**

# La Suge

*Dans l'ombre de la SNCF*

**POLICE  
FERROVIAIRE**





David BOUYER

# La Suge

*Dans l'ombre de la SNCF*

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4899-6

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## GARES D'ARRÊT

Remerciements .....	7
Clin d'œil.....	10
Introduction Gare tête de ligne.....	13
ARRÊT N° 1 – GARE : Inné/acquis : La France est-elle une société eugénique ? SNCF en fait-elle un copier-coller ? .....	25
ARRÊT N° 2 – GARE : Nature/Culture Histoire et origine du travail.....	41
ARRÊT N° 3 – GARE : Écllosion de la SNCF EPIC et pique et colégram ! .....	57
ARRÊT N° 4 – GARE : La stratégie « céleste » de l'entreprise Le projet industriel actuel et futur est-il viable ?.....	77
ARRÊT N° 5 – GARE : SNCF est-elle une Entité Biologique Extraterrestre ? Autopsie d'une personne morale en approche psychanalytique .....	91
ARRÊT N° 6 – GARE : L'ECT vivier des contrôleurs Un ego amputé de son excroissance.....	107
ARRÊT N° 7 – GARE : Les seigneurs du rail Ne touche pas à mon train !.....	145
ARRÊT N° 8 – GARE : Des syndicats vénaux ou corrompus et égotistes – Les alliances dans un spectacle d'ombres chinoises .....	167

ARRÊT N° 8 BIS – PANG* : La SNCF et le régime de Vichy La SUGE comme cinquième colonne ?.....	183
ARRÊT N° 9 – Gare : Histoire de la SUGE Une naissance <i>in vitro</i> d'un petit « EBE ».....	203
ARRÊT N° 10 – Gare : La SUGE dans mon parcours atypique et anecdotique – Immersion dans la misère intime de l'humanité.....	223
ARRÊT N° 11 – Gare : La SUGE et ses particularités : délinquance financière, équipe cynophile, TIS... Tel un fil diaphane sur une toile altérable .....	291
ARRÊT N° 12 – Gare : « 666 » : Entretien avec les disciples « d'une secte luciférienne » ? Un petit air d'Auswitch sur un ton un tantinet extrémiste.....	301
ARRÊT N° 13 – Gare : Au-delà du réel avec un roi inquisiteur et sa cour – La quatrième dimension existe.....	315
ARRÊT N° 14 – Gare : Derrière la brume se cache la mutation – Crucifixion mentale au sein d'une société qui infantilise.....	317
ARRÊT N° 15 – Gare : Examen de maîtrise – Le Ça libéré ! Dans l'Ombre de conditionnement pavlovien... ..	323
ARRÊT N° 16 – Gare : L'affaire Villeparisis .....	331
ARRÊT N° 17 – Gare : La SUGE, un État dans un État... Pitoyable ! – Manœuvre stratégique ou hasard ?.....	335
ARRÊT N° 18 – Gare : Une SNCF hypocondriaque ? – Injections d'« ecstasys sociétales ».....	339
ARRÊT N° 19 – Gare : La communication ; Un petit pas pour les cheminots, un grand bond pour la SNCF D'une communication autiste au braille – La SUGE débâillonnée ?	343
ARRÊT N° 20 – Gare Terminus : David contre Goliath SNCF « Le rail en terre contre le rail en fer » .....	353
ARRÊT N° 21 – Gare Terminus – Voie de garage .....	392
GLOSSAIRE .....	398

## Remerciements

Écrire un livre est comme entrer dans une relation au long cours avec un partenaire à tendances obsessionnelles. À travers les trois années passées à rédiger ce livre, la vie a continué : formations professionnelles, conflits familiaux, décès, et même des procès. Pendant tout cela, le livre a réclamé une attention de tous les instants. Aussi, je tiens à remercier toutes celles et ceux qui m'ont permis de me concentrer sur le livre, à l'exclusion de presque tout le reste. Ma femme Carole m'a soutenu et encouragé sans cesse, même quand je n'étais à peine plus qu'un invité reclus, courbé sur l'ordinateur du bureau. De surcroît, Carole a joué le rôle de mon éditeur, allant même jusqu'à lire le livre plusieurs fois dans son intégralité !

Merci à mon psychiatre Thierry, mon confident grâce auquel je me suis retrouvé.

A Xavier, mon Frère, qui a toujours cru en moi.

Merci aussi à Aurélie, qui, par son vécu traumatique, a su me parler, me donner la force de combattre. Elle, qui a su s'en sortir grâce à une résilience évidente par sa force, son courage et son charisme.

Pour terminer, un grand merci à mes ami(e)s qui m'ont compris et encouragé. Un ami sincère peut faire naître un sourire quand nous sommes abattus et que rien ne va plus.

Un ami sincère peut comprendre nos épreuves et d'une simple poignée de main nous remettre en chemin.

Si vous tous ne m'aviez pas laissé rester assis pendant des heures à écrire, ce livre serait loin d'être aussi gros. Et moi aussi !



*À mes sœurs que j'aime  
Mes nièces et neveux...*

*« Heureusement, je suis devenu ce que je voulais Être. »*

## **Clin d'œil**



**Pour celles et ceux qui confondent réalité et fantasme**





« Que celles et ceux qui souffrent au travail, qui souffrent dans la Vie, qui souffrent dans leurs chairs, sachez que vous êtes l’auteur de vos créations. N’en soyez pas dépendants mais Vivants au travers de celles-ci, car votre réalité se trouve dans ce que vous êtes réellement... » David Bouyer.



## Introduction



### Gare tête de ligne

Article 19 de la Déclaration universelle des droits de l'homme – ONU 1948 : « Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répondre sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit. »

« Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler. » Écclésiaste, chapitre 3, verset 7.

Que la parole circule donc...

Il existe une multitude d'ouvrages consacrés à la SNCF. Autant d'ailleurs qui expliquent en détail des points techniques liés au domaine ferroviaire. La véritable question à poser, c'est pourquoi s'obstiner à persister sur ce terrain ? En fait, il existe plusieurs messages véhiculés dans ce livre. Ma priorité est de vous parler du service interne de la SNCF, la police ferroviaire (nommée la SUGE<sup>1</sup> dans l'appellation cheminote). Ceux-ci coexistent et évoluent donc au sein de la société française, puis sur la scène internationale. C'est pourquoi, il me semble qu'avant d'aborder de front le sujet essentiel de ce livre, il me paraît judicieux d'analyser ce qui se passe en périphérie de la SNCF, qui inévitablement l'impacte dans ses choix et décisions. Comment comprendre une réaction si l'on ne maîtrise pas l'environnement du sujet ?! Beaucoup de personnes méconnaissent cette entreprise, et la police ferroviaire. Pour la plupart, cela devient soit une révélation, soit un

---

<sup>1</sup> Pour plus clarté, nous utiliserons le sigle SUGE.

quiproquo avec la police nationale, voire la gestion d'un service de vigile... J'aborderai donc ce thème en transposant un lien psychologique, afin d'attribuer à la SNCF et ses services, une identité humaine. Certes, j'abuserai volontairement d'humour cinglant, presque cruel, à l'égard de ces derniers, mais également des agents. Même si j'use de jugements, de critiques acérées, ce n'est nullement dans un esprit de vengeance, mais bien pour démontrer certaines sottises. Il n'y a que dans la narration de la bêtise et la stupidité que l'on peut s'amuser à jongler avec ces subterfuges. Évoquer un vécu professionnel, beaucoup l'ont fait avant moi. Dévoiler l'Ombre de la SNCF, de certains services et de la SUGE, dans des exactions parfois, n'est pas chose aisée. Quand j'aborde mon problème conflictuel avec la SUGE et de ma plainte en pénal pour harcèlement moral, j'ai attaqué indirectement la SNCF. Le risque, bien évidemment, c'est que les lecteurs doutent ou interprètent mes propos comme une guerre punitive, une vendetta professionnelle personnelle. Je ne peux en manifester quelconques reproches, la logique de cette interprétation est légitime. On parle de l'humain, donc des affects. Les sentiments ainsi chahutés pourraient s'inscrire dans le domaine passionnel, subjectif. C'est pourquoi j'insiste auprès des lectrices et des lecteurs, que la tour de force, si je puis dire, réside dans l'emploi de ces subterfuges cités précédemment. L'objectivité ou l'impartialité est l'essence même de ce livre.

Je vais donc m'évertuer à bouleverser votre vision de la littérature. Si tel n'est pas le cas, tout lecteur se verra condamné à n'être qu'un lecteur épicurien ou matérialiste, un lecteur qui prend la lettre d'un texte pour l'esprit du texte. En effet, lire ne consiste pas uniquement à se montrer capable d'associer les lettres de l'alphabet afin de former des suites de mots et de phrases. Il arrive très fréquemment que des textes, en apparence anodins, recèlent un double sens et véhiculent des informations sous-jacentes, des confidences accessibles seulement à ceux disposant des clefs nécessaires, des lecteurs initiés ou « initiables ». Les médias apportent aussi leur lot de flots subliminaux qui se fixent dans notre inconscient. Stratégie, manipulation, fatalité, hasard... !? Veuillez désormais orienter votre réflexion sur le principe que le hasard dans la vie n'existe pas...

La majorité d'entre nous connaissent l'enseigne SNCF, et de sa substance, j'en prélèverai essentiellement la face négative pour toucher du doigt sa moelle épinière, équilibre malencontreusement logique basé sur des préjugés soutirés de la conscience collective qui s'engluent autour des sempiternelles faiblesses historiques et sociétales. Elles revêtent pourtant essentiellement un déséquilibre technico-humain, au rapport dualiste psyché/technologie. En effet, sur l'échelle temporelle de l'évolution de l'homme et de la technologie, des scientifiques ont permis de démontrer,

de façon indiscutable, que le cerveau ne peut assimiler cette progression fulgurante dans ce rapport inégal. J'ajouterais que bien que physiquement les savants aient *a fortiori* raison, je pense que nous avons effectivement la capacité intellectuelle, mais associée à un système de pensée plus qu'archaïque (la compréhension de notre Être et de Qui nous sommes en est à ses balbutiements). Cette discordance engendre donc des attitudes et des instincts primitifs au regard de nos gènes ancestraux face à ce bouleversement qui jumellerait avec le darwinisme. C'est pourquoi nous nous sentons en décalage avec la Vie. La création d'un monde virtuel sécurisant situé dans le champ du réel. Apparaît de ce diagnostic les symptômes tels que la recherche spirituelle, l'endoctrinement dans des milieux sectaires, la recherche systématique de la sécurité intérieure voire extérieure par le rejet de son Ombre au profit du matérialisme individualiste, la quête du bonheur perdu... Mais pourquoi s'obstiner à ne dévoiler que du négatif ? Sans doute que le passage à la vérité passe par la compréhension du mensonge !

L'humanité devient alors de plus en plus intelligente<sup>1</sup> et pourtant on décèle un accroissement des difficultés et une diminution du bonheur. Quelle peut en être la raison ? Tout simplement parce qu'il existe une différence entre l'intelligence et la sagesse. Lorsqu'une société dévoie l'image d'une intelligence partielle et ignore la sagesse dans sa globalité, ses citoyens oublient la sagesse d'une vie simple et naturelle. Séduits par leurs désirs, leurs émotions et leurs égocentrismes, ils deviennent esclaves des obligations matérielles, de l'apparat du pouvoir, du déséquilibre des religions et des excuses psychologiques. C'est à ce point que commence la dynastie des calamités et de la confusion. Cependant, par ces temps troublés, des personnes peuvent malgré tout s'éveiller pour en conduire certaines hors du borbier. Comment une personne pourrait bien en libérer plusieurs ? En commençant par son propre affranchissement. Elle parvient à ce but non pas en s'élevant mais en s'abaissant. Elle fléchit au niveau que tout ce qui est simple, modeste et vrai, et en intériorisant cela, elle maîtrisera la simplicité, l'humilité et la vérité. Totalement émancipée de sa vie antérieure erronée, elle découvre sa nature originelle pure qui est une avec la nature de l'univers. Laisant courir spontanément et librement son énergie divine, elle transcende constamment des situations compliquées et ramène tout ce qui gravite autour d'elle au statut d'unité intégrale. Puisqu'elle est divinité incarnée, puisqu'elle agit, l'univers suit et réagit... L'époque qui nous semble abjecte, inquiète et fatiguée, se meurt dans une agonie qui nous

---

<sup>1</sup> L'humanité est intelligente d'un point de vue technologique mais non évoluée sur le plan psychique.

semble insupportable. La crédulité de masse, de la capillarité instillant le « Mal » par le phénomène de l'imitation, de la transmission instantanée de la rumeur, du complot, de la bêtise, enveloppe ce monde d'une grisaille perceptible, tactile. Dans *La Fin d'un monde* (1889), nous pouvons lire : « Le cadavre social est naturellement plus récalcitrant et moins aisé à enterrer que le cadavre humain. Le cadavre humain va pourrir seul au ventre du cercueil, image régressive de la gestation. Le cadavre social continue à marcher sans qu'on s'aperçoive qu'il est cadavre, jusqu'au soir où le plus léger heurt, brise cette survivance factice et montre la cendre au lieu du sang. L'union des hommes crée le mensonge et l'entretien : une société peut cacher longtemps ses lésions mortelles, masquer son agonie, faire croire qu'elle est vivante encore alors qu'elle est morte déjà et qu'il ne reste plus qu'à l'inhumer... » C'est ainsi que la grande majorité de la population mondiale ressent que nous évoluons au cœur d'une matrice aux effluves pestilentiels chargés d'une sombre et réelle négativité. Sonder les profondeurs abyssales de son voisin est un pied de nez à la Vie, et l'exercice de conduite d'évitement un comportement aisé pour ne pas rencontrer notre face cachée. Les préjugés dont nous sommes prisonniers depuis des temps immémoriaux, avec tout le cortège qui s'y rattache, ne sont que l'expression de ce qu'on a refoulé depuis la nuit des temps, et qui nous agace chez l'autre en effet de miroir sans tain. Ils seraient en partie ce que l'on voudrait être et qu'on n'ose pas et inversement. Cela induit le principe de l'inné et l'acquis, concept sujet à polémique et encore à bien des controverses à notre époque. Nous l'évoquerons plus tard où il sera intéressant d'en cerner et maîtriser le mécanisme. L'idée de rechercher en soi un cancer est terrifiante, le trouver chez les autres est humainement rassurant... Réflexe de survie pour un hypothétique équilibre psychique ? Volonté instinctive de défense ? Autoprotection ? Pulsions inconscientes, incontrôlées, où nos réactions conditionnées par nos pensées qui nous dominent, s'apparentent à notre système immunitaire faisant front à une agression ? Ou encore... Bien que ces propos ténébreux soient loin de faire jaillir un geyser d'optimisme, il existe en ce monde les fondamentaux tels que l'amour et la tolérance (en y attachant pourquoi pas les vertus cardinales et théologiques). Ils ne sont pas forcément cachés, seulement le voile négatif qui nous fait front quotidiennement et dévie notre Soi de toute visibilité réelle, nous rend aveugle. Nous voyons que ce que nous souhaitons voir et nous ne nous rappelons plus comment observer au-delà de la matière et la chair. Nous obéissons à notre esprit plutôt qu'à notre âme ou notre Soi. C'est pourquoi je vais tenter de vous déposséder un temps soit peu de votre esprit potentiellement claquemuré et erroné, pour vous inviter dans un périlleux voyage et y découvrir la trame qui se dissimule derrière cette hydre à deux têtes qu'est la SNCF. La finalité étant de vous attirer impérieusement vers

cette quête « d'une » vérité, un voyage où votre arrivée soudaine dans des territoires inconnus vous interloquera. Dans ce genre de récit, il est évident que des personnes hurleront : mensonges, calomnies, mythomanie... Et pourtant, je ne fais que relater des faits en toute honnêteté. Il n'est certainement pas dans mes intentions de vous faire adhérer à mes convictions ou réflexions (chacun est une entité pensante et libre), et de vous convertir en citoyen respectueux de la SNCF. Non, mais peut-être de vous permettre de vous débarrasser de cette cane blanche invisible qui vous fait buter dans les aspérités de la vie. Ce sentiment que vous êtes unique et destiné à évoluer dans d'autres auspices est universel, afin que votre conscience se repositionne dans cette dimension cosmique qui est Tout. J'écarte d'emblée un endoctrinement comme celui que les religions de ce monde ont tissé depuis des millénaires. Elles nous retiennent captifs de leurs mensonges basés sur un Dieu vengeur et de ses châtements, délégués entre les mains de leurs ministères. Dans ce récit, je fais le choix de demeurer impartial, apatride, apolitique et déiste. Il est vrai que j'évoque une énergie divine, base qui m'est essentielle. Cette pensée est loin de contrecarrer la justesse de mes observations. Vraiment, comment peut-on raccorder le principe universel qu'un Dieu est Amour et puisse éprouver aussi des instincts belliqueux envers l'humanité qui se détourne de lui ?! Peut-être vous offrirai-je un moyen de vous retrouver, dans la liberté, le choix, l'indépendance et la création... Comme un praticien et vous mes assistants, nous pratiquerons une, voire des interventions « chirurgicales » sur la personne morale SNCF. Soyez sans crainte, je serai votre guide ou compagnon pour vous apaiser et vous faire discerner et comprendre l'âme cachée de la SNCF à laquelle j'attache le vocable *VITRIOL*. Synonyme d'acide sulfurique, et par analogie de ce qui défigure, il représente avant tout l'acronyme d'une phrase latine : *VISITA INTERIORA TERRAE RECTIFICANDO INVENIES OCCULTUM LAPI*, qui peut se traduire de cette façon : « Visite l'intérieur de la Terre, en rectifiant la pierre tu trouveras le secret. »

Ce symbolisme s'approprie plus volontiers une personne physique plutôt que morale. Cette incursion « spiritualisée » va nous autoriser à emprunter la voie d'une notion alchimique, selon laquelle ces deux principes convergeront vers l'unicité, où nous nous infiltrerons dans un concept spéléologique « vitriolé ». Tel un sherpa opiniâtre, je vous ferai emprunter des sentiers sécurisés et balisés tout en maintenant parfois du hors-piste, qui mèneront vers l'Ombre (nous reviendrons plus tard sur ce concept) de la SNCF, afin de l'y surprendre, tapi dans les coins les plus obscurs, et réfractaire au *VITRIOL*. Cette Ombre, ou le Ça, à la mémoire dogmatique collective fait d'elle une entreprise énigmatique. Nous

reviendrons plus tard sur la terminologie psychanalytique associée à ce paradigme ou modèle que je vous ai énoncé. De ce fait, je vous mettrai en présence de la psychanalyse de Freud dans ses termes barbares tels que : l'inconscient, le Ça et le subconscient, les pulsions, le Moi, la censure, le Sur-Moi, les refoulements, les complexes, l'abréaction... que nous transposerons à l'identité SNCF et plus particulièrement à la Surveillance Générale, dit la SUGE. Nous naviguerons sur le cercle le plus large pour tourner vers son épice (telle la spirale d'or), et préparer notre périple souterrain, « *in terra incognita* », pour les profanes.

Le voyageur régulier ou l'autochtone lambda de passage, retiendra le plus souvent les retards endémiques des trains, les grèves névrotiques chroniques, une communication digne des cris gutturaux de nos ancêtres, incompréhensible, inexistante ou incomplète. En naissent alors des sursauts ou soubresauts pathologiques qui se heurtent à une mémoire résiduelle collégiale du peuple français, inscrite dans notre inné. Ces items, pensées collectives de ce dernier, irriguées donc en permanence par l'Ombre collective de celui-ci, sont particulièrement néfastes pour la SNCF. C'est pourquoi, celle-ci consciente de cette problématique, bien qu'elle n'ait pas elle-même été à même d'avoir la volonté de rencontrer son Ombre (ou pratiquer sa propre auto-psychanalyse), tente avec difficulté de pénétrer dans cette bulle conscientisée. Ceci dans le but de se fondre dans la société, espérant s'approprier l'image d'une mère affective, attentionnée envers ses enfants et leur environnement. Symbole de choix auquel rien ni personne ne peut rester insensible. On peut se laisser séduire par le côté maternel dont elle veut émaner ou quelle souhaite dégager au travers des multiples implications qu'elle entreprend (j'aime le train, le train du rugby, les pièces jaunes...). La peur de se voir rejeter dans l'anticonformisme est de bon aloi. Nous développerons tout ceci par la suite lors de notre progression vers ses organes vitaux. Pourquoi est-il surprenant que la SNCF soit en proie à la vindicte populaire lorsqu'une difficulté apparaît ? C'est une constatation facile. En effet, si l'on se donne la peine de se pencher vers le secteur aéronautique, leur grève par exemple, fait office de tremblement de terre, et il en est de même sur le domaine terrestre. Quant à la voie maritime, dire que c'est un tsunami fait plutôt sourire, car cela nous semble être à des années-lumière de notre portée. Or, que dire lorsqu'un rouage vient à encrasser les domaines cités en amont. Un avion, un transport en commun terrestre et maritime, qui est en retard, c'est dans la rhétorique acceptable. Pas d'émeute (en globalité), juste un mécontentement juste et équilibré. Mais un train en retard et voilà presque la révolution, dont jaillit la lapidation verbale voire physique de ces pauvres bougres de fonctionnaires qui s'efforcent de mener l'épave du problème résorbé (ou

non) au cimetière de l'oubli. Erreur ! Rien ne s'oublie quand on sait que nous excellons dans le domaine à retenir que les événements négatifs. Et ceux-ci viennent tout naturellement s'inscrire dans la mémoire collective. Nous sommes capables de dérouter la théorie de l'empan mnésique et réciter les problèmes de la SNCF bien au-delà de la norme scientifique empirique. C'est banalement inacceptable dans l'esprit des personnes, la survenance d'un grain de sable. En science molle, on parlerait de « collage de timbres ». Mais alors, d'où émane ce sentiment belliqueux ? Frustrations personnelles ou collectives, les deux ? Le trop-plein de problèmes résurgents fait que ses lies nous rendent malade ? Certes, des confusions et perturbations existent et l'on ne peut les ignorer. Mais pouvons-nous citer une seule entreprise où son fonctionnement relève de la perfection ? Bien sûr que non, aucune ne peut être ordonnée dans cette classification. Faut-il suggérer que pour un voyageur, le chemin de fer étant un des modes de transport le plus sûr, moins rapide qu'un avion certes, mais redoutable en efficacité quand il vous dépose au cœur d'une ville, avec en prime le zéro attente pour récupérer ses bagages (quand ils ne sont pas dérobés !), que cette technologie se doit de porter l'étiquette indéfectible de l'infailibilité ! ? Il est fort probable que vous ne connaissiez pas les contraintes et impératifs techniques du transport en chemin de fer, ce qui donne le ton adéquat, vous qui y êtes étranger. Je vous le communiquerai plus tard. En effet, dans un aéroport, lorsqu'une difficulté surgit, un automatisme s'opère dans notre conscience. Il nous rétorque entre autres, que la multitude des couloirs aériens, un trafic de plus en plus dense, des techniques de pointe performantes mais d'une extrême complexité, et pareillement avec ses autres concurrents du transport évoqués précédemment, il est préférable de subir un retard plutôt que d'être victime d'un crash dû à une négligence humaine afin de satisfaire le facteur temps si précieux pour les voyageurs. Y aurait-il inconsciemment le caractère dangerosité qui conditionne ce réflexe ? Que penserait Pavlov sur sa théorie des réflexes conditionnés face à cette hypothèse ? C'est une réalité, quoi qu'on en dise, la sécurité étant le nouvel adage de notre siècle au vu des menaces invisibles, « imprévisibles » et impalpables créées par des pensées permissives liées aux actes à but de destruction physique, psychique, mentale..., le facteur risque ferroviaire bien que réel, est fortement amoindri au regard de l'impact d'un tel acte qu'il peut susciter sur ses concurrents. Un des labels mondiaux de la SNCF, la sécurité, est un domaine très envié et qui s'exporte très bien, résultat d'un des piliers indestructibles de l'entreprise. Nous évoquerons les autres par la suite.

Comment porter assistance à une personne pour qu'il change, sans que j'aie à changer de personne ? Si l'étranger dans cette personne vous

dérange, c'est qu'il y a également en vous un étranger qui vous dérange sans que vous vous en rendiez compte. Celui-ci se cache dans votre Ombre. L'autre vous en rappelle simplement l'existence. L'Ombre représente la part obscure de la personne. Nous la maintenons camouflée parce que nous craignons d'être jugés et que nous ne voulons pas que les autres la voient. En effet, l'Ombre se réfère à des parties que nous considérons indésirables. Nous essayons de les « mettre à l'ombre » afin qu'elles cessent de nous léser. Mais l'Ombre n'est pas matière morte. L'inconscient est bien vivant. Ce que nous condamnons aux basses fosses, obtient par le fait même le pouvoir de nous hanter et de nous obséder, qu'il s'agisse de dimensions de soi ou de comportements d'autrui. En fait, nous utilisons de multiples combinaisons pour faire échec à la prise de conscience de l'Ombre. La majorité du temps, nous expulsions nos propres complexes à l'extérieur de nous. Cela signifie que nous prêtons aux autres des éléments de notre psyché, ceux que nous ne voulons pas reconnaître. Ils surgissent donc chez autrui avant qu'on puisse les voir chez nous. Nous utilisons nos projections comme des projectiles, pour atteindre et blesser les autres. Tel est le cas lorsque nous manipulons un bouc émissaire avec les éléments qui émanent de notre Ombre. Et oui, ceux-ci en sont notre propriété, mais nous nous en déchargeons sur lui. Ce n'est ni plus ni moins qu'une tentative pour dominer la différence, qui, dans sa forme la plus superficielle, amènera à pointer l'autre du doigt en l'enharnachant d'une étiquette dévalorisante. Voilà pourquoi ce sont toujours les autres qui sont menteurs, paresseux, égocentriques, et rarement soi-même. Nous les accoutrons de ce qui nous dérange en nous et que nous ne reconnaissons pas. Ne croyez pas que cette attitude se complaît uniquement d'individu à individu. Elle peut apparaître aussi de manière collective. C'est ainsi que les Africains deviennent des crétins analphabètes, l'Empire du soleil froid et dépourvu d'âme, les Anglais sont cauteleux et chafouins, sans parler des juifs que l'on trouvera avares et mesquins. Dans la projection collective, comme individuelle d'ailleurs, il s'agit de dénigrer l'autre et de s'en servir comme cible. Comme cela, on peut à loisir continuer à ignorer ce qui se trame en soi. La scène de la politique internationale, qui par là même inonde l'inconscient collectif national, nous révèle au quotidien la projection de l'Ombre sur un bouc émissaire dans le seul but d'échapper à des phobies ou des terreurs domestiques. Une autre facette pour dominer la différence et envoûter la peur, consiste à opprimer celui ou celle qui présente une distinction après lui avoir nié intelligence ou capacité. L'histoire de l'esclavage des Noirs en témoigne loquacement. Mais il n'y a pas qu'eux, les femmes et les enfants sont aussi touchés. Sans parler de l'homosexualité. Partout, on essaie insidieusement de dominer et de vulnérabiliser ceux et celles qui sont différents. Il est possible également

d'isoler les personnes que l'on souhaite dominer pour les empêcher de nous faire peur. Accuser faussement, pointer du doigt, mortifier, écraser, terroriser, mettre à part, isoler dans un ghetto... autant de façons de se cacher l'intolérable différence. Un pas de plus et l'on cherche à annihiler la dissemblance en refusant aux autres le droit d'exister. N'oublions pas que la peur de l'autre, c'est toujours la peur de l'autre en soi. Ce n'est pas souvent contre l'autre qu'on agit pour refuser l'Ombre. Une des stratégies les plus répandues pour négocier avec la différence consiste à l'infirmier en anéantissant notre réaction, en chloroformant nos peurs. Un autre moyen qui n'affecte que soi, consiste à se replier sur soi-même, à s'isoler, à ne plus vivre qu'en fonction de ses propres besoins. Le repli risque de ne pas apporter la paix souhaitée puisqu'en tout état de cause, l'ennemi est intérieur. D'autre part, comme nous sommes des animaux sociaux, il ne nous est pas possible d'obtenir le bonheur dans l'isolement. L'Ombre existe en chacun de nous, personne ne peut s'y soustraire. Sa reconnaissance et son intégration présentent un éventail d'avantages à long terme. Une personne ou une nation qui maîtrise ses propres élans destructeurs constitue un danger moindre que celui qui ne se reconnaît aucune propension à la destruction. Cependant, une attitude qui cible l'intégration de l'Ombre engendre nécessairement un état de tension intérieure puisque les différences rencontrées chez les membres de notre famille ou nos voisins, irritent, voire courroucent. Cette tension nous provoque et nous interpelle de l'intérieur. Elle nous convie à trouver une résolution au conflit en tenant compte des valeurs universelles telles que la fraternité humaine et l'égalité des êtres. Le face-à-face avec l'Ombre nous positionne devant un dilemme : faut-il opter pour l'ascendance motivée par la peur ou pour un effort de communion réelle qui nous placera en contact avec la terreur de fond ? Si la domination nous attire, nous n'avons pas intérêt à devenir conscient, sinon il ne serait plus possible de partir en expédition avec l'intime conviction d'être le bon et d'avoir Dieu de son côté. S'il s'agit de l'harmonie entre les personnes ou les nations de ce monde, la conscience de l'Ombre est une nécessité dont on ne saurait faire l'économie. Un psychiatre polonais, Kazimierz Dabrowski, relate avec beaucoup d'originalité cette nonchalante mise au monde de l'autonomie et de l'harmonie intérieure. Il l'appelle la « désintégration positive ». Selon lui, être en déséquilibre, être névrosé, ce n'est pas être valétudinaire mais c'est être en train d'en sortir et d'évoluer. Comme le dit si bien le maître tibétain Sogyal Rimpoche, une pièce semble toujours plus en désordre au moment du ménage qu'avant. Voici donc cet hymne aux névrosés de Dabrowski qui mérite d'être cité : « Névrosés, je vous salue ! Parce que vous voyez de la sensibilité dans l'insensibilité du monde, et de l'incertitude dans ses certitudes. Parce que souvent vous sentez les autres

aussi bien que vous-mêmes. Parce que vous ressentez l'anxiété du monde tout comme sa prétention et son étroitesse sans fin. Soyez salués. Pour la phobie de laver la saleté du monde de vos mains. Pour votre peur d'être enfermés dans les limitations du monde et pour votre crainte de l'absurdité de l'existence. Pour la délicatesse que vous avez de ne pas dire aux autres ce que vous voyez en eux. Pour votre maladresse à négocier avec les choses pratiques et pour votre sens pratique à négocier avec des choses abstraites et inconnues. Pour votre réalisme transcendantal et pour votre manque de réalisme quotidien. Pour votre goût de l'exclusivité et pour la peur de perdre vos amis intimes. Pour votre créativité et votre extase. Pour votre mésadaptation à ce qui est et votre adaptation à ce qui devrait être. Pour vos habiletés grandes mais inutilisées. Pour le fait que vous vous laissez « traiter » au lieu de traiter les autres. Pour votre pouvoir céleste sans cesse réprimé par la force brutale. Pour ce qui est prescient, non dit et infini en vous. Pour la solitude et l'étrangeté de vos manières d'être. Je vous salue ! »

Refuser l'existence de son Ombre, côtoyer celle des autres dans ce même déni, c'est le risque de voir apparaître des dérives. J'en ai fait l'expérience... Si vous n'êtes pas d'un naturel curieux, si vous ne pressentez pas l'envie de connaître la face cachée de votre entreprise nationale et son propre service de sécurité la Surveillance Générale ou police ferroviaire, alors passez votre chemin. Sinon, je vous invite à bord de mon train spécial...

Alors, Mesdemoiselles, mesdames et messieurs, bienvenue à bord du livre-train *VITRIOL* « révélation n° 666-357 » à destination de l'Ombre, son terminus. Assurez-vous d'être en possession de votre livre *Loyauté et Impartialité*. Si vous avez omis cette formalité, présentez-vous spontanément à moi avant que je formule mes instructions. Attention à l'ouverture des pages, préparez-vous à la lecture ! Éloignez-vous de la bordure du livre SVP ! Ce livre-train desservira trois grands chapitres-triages entrecoupés de gares d'arrêt, qui sont les suivants : SNCF connue, SNCF méconnue, SNCF inconnue, la SUGE et son terminus au centre-ville de votre nouveau départ... Tel l'oiseau de la famille des phasianidés, d'Apollon, d'Hermès et également d'Asclépios (Esculape), qui est l'annonciateur du soleil, messenger de la vie, et donc opposé au serpent chthonien qui se dissimule dans les ténèbres. C'est dans les tréfonds de ce fameux *VITRIOL* que nous rencontrerons ce reptile. Se lover autour de lui pour tenter de l'étouffer définitivement est acceptable, si l'objectif est « SNCF, meurs et deviens ! »

Ce sera pour vous, peut-être la première fois où vous n'aurez pas à subir un retard, une grève surprise, un incident d'exploitation. Je vous garantis un voyage pour une fois gratuit, serein et agréable, aux étapes surprenantes, ludiques, pour vous assurer un terminus confortable et goûter au nirvana ferroviaire... Laissez vous guider, je suis votre chef de bord pour votre confort, pour un voyage unique, où les contrées que nous traverserons vous chuchoteront avec mon aide, ce que vous vous autoriserez à entendre.

*Vitam Impendere Véro* : « Consacrer sa vie à la vérité... »



# **ARRÊT N° 1**

## **GARE : Inné/acquis : La France est-elle une société eugénique ? SNCF en fait-elle un copier-coller ?**

Afin de comprendre l'attitude ainsi que les réactions de l'entreprise nationale SNCF, il s'avère adéquat de partir du cercle extérieur comme il a été relaté auparavant afin d'analyser et comprendre les mécanismes de notre société dans laquelle nous évoluons, piégée dans un monde conditionné par la loi du libéralisme économique manipulateur.

Je ne fais pas de politique, je ne fais qu'observer. En tant que cela, je ne fais qu'énumérer des faits.

La réflexion sur l'inné et l'acquis — aussi ancienne que la réflexion philosophique elle-même — est un débat explosif. À partir du moment où l'homme s'est intéressé à l'univers et à se connaître lui-même<sup>1</sup>, il a rencontré la question de la spécificité de sa nature et s'est hasardé à y donner des réponses. Naît-on intelligent ou le devient-on ? Et d'ailleurs disposons-nous des capacités nécessaires pour progresser ? Ainsi Aristote attribue-t-il aux êtres naturels, comme les animaux, un principe de mouvement : ils naissent, vivent et meurent. Et en parallèle un principe de fixité : ils engendrent des êtres semblables à eux-mêmes. La connaissance de l'homme peut être alors rapportée à sa définition en tant qu'il appartient au genre animal et à ce qu'il présente des différences spécifiques qui le distinguent, en tant qu'homme, des autres animaux. L'homme est donc un animal, comme le chien ou la libellule, mais un animal raisonnable, c'est-à-dire doué de raison, car ce qui est caractéristique chez l'homme et qui le distingue des autres animaux, c'est qu'il a la capacité de raisonner. Les comportements élémentaires de l'homme appartiennent au genre. Ceux-ci

---

<sup>1</sup> Dichotomie.

se distinguent en deux grands domaines éthologiques : la partie innée, qui dépend du patrimoine héréditaire de l'espèce, les comportements inscrits dans les gènes, ce qu'on appelle l'instinct. La partie acquise, qui est le résultat de l'expérience, de l'apprentissage individuel, les comportements intelligents, de raisonnement, et ce qu'on appelle les réflexes conditionnés. Il ne faut jamais perdre de vue que dans la plupart des cas, inné et acquis sont étroitement imbriqués dans les comportements que l'on peut observer. L'homme partage avec les animaux les sphères végétatives et sensibles. Les comportements supérieurs appartiennent à sa nature propre, qu'il transmet, immuablement, à ses descendants.

Brièvement, nous avons découvert que certains réflexes (donc innés, dus à notre hérédité) peuvent être modifiés par l'environnement (acquis). Exemple : le chercheur Bullinger en 1990 a montré que la posture réflexe, dite posture asymétrique tonique du cou chez le nourrisson humain, se développait plus vite si on stimulait le nourrisson. Or cette posture est directement gérée par un gène spécifique. Conclusion : le gène est sensible à l'environnement. Donc l'inné est influencé par l'acquis. L'inverse aussi. Donc impossibilité de séparer l'un de l'autre chez l'humain. Nous développerons plus tard si cette association est viable pour le fonctionnaire et étudierons si la SNCF répond de la même façon. Si la sphère rationnelle n'appartient donc qu'à l'homme, le mordant débat entre inné et acquis va se trouver porté au sein même de la réflexion sur la connaissance. En témoignent en particulier les controverses qui, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, vont opposer des conceptions idéalistes et des conceptions empiristes de la connaissance. Pour les premières, l'acte de la connaissance repose sur le sujet connaissant qui découvre des idées existant en dehors de lui et s'imposant à lui comme nécessaires. Chez Platon comme chez Descartes ou plus tard Husserl, l'idéalisme implique plus ou moins vigoureusement une hypothèse d'innéité. Pour les empiristes au contraire, tels Locke ou Hume, l'esprit est vierge à la naissance. Il s'organise peu à peu à travers l'expérience qui apporte des sensations dont l'affaiblissement des copies donne des idées particulières qui s'achèvent en idées générales, à partir du moment où des mots permettent de les exprimer. Ces débats nourriront pour une part des conceptions psychologiques : à l'empirisme philosophique correspondent les théories de l'apprentissage et du conditionnement qui s'efforcent d'analyser en quoi et comment l'organisme acquiert des conduites nouvelles. D'autres conceptions soutiennent des thèses innéistes, comme le développement de l'enfant (Gesell), de l'acquisition du langage (Chomsky) ou des activités cognitives (Mehler et Dupoux).

À ce jour, il existe un glissement de la sphère scientifique vers le domaine politique. Cependant, lorsque M. Nicolas Sarkozy prétend que l'on naît pédophile, il exprime un avis qui mérite quelques précisions. Auparavant, citons sa déclaration sur le sujet : « J'inclinerais, pour ma part, à penser que l'on naît pédophile, et c'est d'ailleurs un problème que nous ne sachions pas soigner cette pathologie. Il y a mille deux cents à mille trois cents jeunes qui se suicident en France chaque année, ce n'est pas parce que les parents s'en sont mal occupés ! Mais parce que, génétiquement, ils avaient une fragilité, une douleur préalable. Prenez les fumeurs : certains développent le cancer, d'autres non. Les premiers ont une faiblesse physiologique héréditaire. Les circonstances ne font pas tout, la part de l'inné est immense. » Dialogue avec le philosophe Michel Onfray dans *Philosophie Magazine* de mars 2007. « Qui peut me dire que c'est normal d'avoir envie de violer un petit garçon de trois ans ? Quelle est la part de l'inné, quelle est la part de l'acquis ?... Il y a des gens qui fument deux paquets de cigarettes et qui n'auront jamais de cancer et puis il y a des malheureux qui ne fument jamais et qui auront le cancer, pourquoi ? Parce que leur identité... il y a un terrain qui est plus propice et plus fragile. » Interview sur France 2 de début avril 2007. « Je suis né hétérosexuel. Je ne me suis jamais posé la question du choix de ma sexualité. C'est pour cela que la position de l'Église consistant à dire que l'homosexualité est un péché est choquante. On ne choisit pas son identité... On a l'identité qu'on a. De la même façon qu'il y a des gens qui ont tendance à grossir et d'autres pas, des chauves et des chevelus, des petits et des grands. Nous sommes 6 millions de migraineux. C'est totalement héréditaire. Ma mère est migraineuse, mes fils sont migraineux. » Entretien à *Libération* du 12 avril 2007. Soit il se place en expert scientifique de la question et il serait alors profitable qu'il puisse faire la démonstration de son propos afin de le justifier. Nonobstant, dans ce cas, on ne peut pas porter de jugement moral sur lui. Ou bien il s'exprime uniquement en tant que candidat aux élections présidentielles. Dans ce cas, il prend la position de moraliste politique, et on peut alors s'interroger sur l'éthique du propos. Depuis la nuit des temps, nous l'avons vu, se pose la question de savoir si les comportements humains sont plutôt liés à l'acquis ou à l'inné. En d'autres termes, est-ce l'environnement qui prédispose les individus à certaines actions ou alors leur patrimoine génétique ? Et s'il s'agit de leur patrimoine génétique, ne devrait-on pas empêcher les individus déviants de se reproduire afin de préserver au mieux notre société ? M. Nicolas Sarkozy utilise donc la morale pour défendre une thèse qui se voudrait scientifique, on est à la frontière de l'eugénisme... Avec le développement de la génétique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ce débat philosophico-scientifique sert de propagande politique : c'est le principe de l'eugénisme qui peut se définir comme la volonté d'améliorer l'espèce humaine en pratiquant une sélection

des individus, basée sur une opposition subjective entre caractères handicapants *versus* caractères avantageux. L'eugénisme repose en grande partie sur la théorie darwinienne selon laquelle, l'évolution des espèces proviendrait de la sélection naturelle qui, en éliminant les individus les moins adaptés à la survie, ne favoriserait que les plus aptes à la reproduction. Ajoutons à cela l'idée que, la civilisation préservant les individus les plus vulnérables ou asthéniques, leur proportion aurait tendance à augmenter dans une société et on comprend mieux les fondements de l'eugénisme. Chez certaines ethnies disparues, comme par exemple les Spartiates, les enfants mal formés étaient frappés d'ostracisme et la réponse donnée par ce peuple était purement l'annihilation totale, et ce, afin de se « préserver de la dégénérescence ». Plus récemment (en 1913), le président américain Théodore Roosevelt rêvait d'une société épurée : « Nous nous rendons compte un jour que le devoir fondamental et incontournable du bon citoyen, du citoyen de bonne souche, consiste à transmettre son sang à sa descendance ; nous devons également comprendre que rien ne nous autorise à permettre à des citoyens de mauvaise souche de se reproduire... Mon souhait le plus vif serait que les individus malsains puissent être totalement empêchés de se reproduire... et donner la priorité à la reproduction des personnes convenables... » (Cité par Jeremy Rifkin dans *Le siècle biotech*, Ed. de la découverte, 1998.) Cette théorie partagée par les nazis est encore en vigueur aujourd'hui dans certains pays sous le nom de « programmes de stérilisations contraintes », dont les États-Unis furent les fondateurs en 1900 (et qui ne prirent fin que pendant les années soixante-dix). Par exemple au Pérou, en juillet 2002, le *Rapport final* ordonné par le ministère de la Santé, dévoile qu'entre 1995 et 2000, 331 600 femmes ont été stérilisées, tandis que 25 590 hommes subissaient une vasectomie. Le plan, qui avait pour objectif de diminuer le nombre de naissances dans les secteurs pauvres de la société péruvienne, visait essentiellement les indigènes des zones déshéritées. Depuis, le président péruvien Alberto Fujimori a été accusé de génocide et de crime contre l'humanité.

Si nous rapprochons le discours de M. Nicolas Sarkozy et celui de Théodore Roosevelt, la formulation diffère mais l'idée du message à transmettre reste identique. Quant à sa position discrète darwinienne, elle se renforce sur le projet sulfureux de Darcos. Comme je l'ai dit tout au début de l'ouvrage, il ne s'agit pas que d'aligner les mots mais de comprendre le message sous-jacent qu'ils peuvent révéler. Réformer le système de l'Éducation nationale pour revenir aux apprentissages d'antan saupoudrés de méthodes subtiles, dosées et imperceptibles, a pour objectif de créer une génération future au maximum de ses capacités physiques, intellectuelles et morales. Ajoutée à cela une pincée religieuse habilement

tatouée dans la psyché, soulève une farouche volonté d'obtenir un résultat basé sur l'élitisme. Le dogmatisme s'époumone librement et se rallie à une combinaison, celle de l'implantation définitive d'une société eugénique et manipulatrice. Et malheur à ceux dont les enfants seront sur le terrain de la fragilité. Ils seront les futurs exclus et rebut de la société, et je frémis quant à l'idée que le mur de la tolérance s'écroulera, car les limites de la cruauté humaine seront franchies. À y réfléchir, le cap que se définit le président n'est qu'un simple copier-coller de ce que les tristement célèbres dictateurs ou ethnies ont essayé d'obtenir. Cette profession de foi ne peut aboutir qu'au classique déclin de l'humanité. Mais la ruse se veut plus élaborée, nous allons l'évoquer dans les prochains paragraphes...

Alors revenons aux débats philosophiques classiques qui ont été ajustés et tissés autour d'une définition de la nature humaine, dans un univers classificatoire issu d'Aristote et fortifié par les zoologistes du XVIII<sup>e</sup> siècle cherchant, tel Linné, à caractériser l'espèce par l'ensemble des traits héréditaires entre générations. Il en ressort une sorte de parallélisme entre trois couples d'opposition qui vont continuer d'alimenter les controverses ultérieures : inné *versus* acquis, espèce *versus* individu et nature *versus* société (ou culture), comme si ce qui est inné caractérise l'espèce et relevait de la nature, alors que ce qui est acquis relevait de l'individu et de la culture. Ce qui est inné ce n'est pas tel caractère morphologique ou comportemental particulier. Ce qui est inné c'est le génotype, c'est-à-dire un ensemble de gènes qui s'exprimeront dans un phénotype particulier sous l'influence à la fois des autres gènes existants et des facteurs d'environnement. Le phénotype n'est à cet égard qu'une conséquence du génotype, il n'est pas héréditaire en tant que tel. Un comportement, même le plus spécifique, n'est en ce sens jamais inné. C'est, au plus, une expression du génome (ce qui est transmis entre générations), modulée par des contraintes internes et externes. Nous percevons déjà poindre à l'horizon que non seulement la communauté scientifique ne se résout pas à clore ce débat sur le sujet, mais aussi que les classes politiques ont toujours exercé une attention accrue, et ce, pour d'innombrables motivations, dont certaines sont sujettes à polémiques, d'autres avec l'ajout d'une dose de propos plus édulcorés pour les politiciens usant d'une subtile diplomatie. En tant qu'animal raisonnable que nous sommes, nous comprenons bien qu'un processus pour aboutir à une société pure a toujours été dans les esprits des dirigeants de ce monde. Si nous remontons un temps soit peu dans le passé historique, nous constatons que certains peuples ne se sont jamais cachés de leur macabre motivation, comme les nazis. Aujourd'hui, la subtilité va de pair avec une certaine volonté de manipulation au travers de mensonges à décrypter pour faire naître une partie de la vérité engluée dans celle-ci. L'intérêt avide d'un

gouvernement actuel quel qu'il soit pour la recherche sur la génétique, serait-ce une réponse à un désir de concrétiser un destin louable pour la société avec le principe fondamental de respecter la Vie, ou bien est-ce un moyen que notre siècle aux avancées technologiques offre à ceux qui ont un objectif identique aux travaux passés engagés et stoppés par les avatars de l'histoire humaine ? et repris sous une forme cachée, au travers des lois sur la génétique, ou en substance, pour les initiés, l'interprétation des messages subliminaux ou d'une lecture métaphorique permettrait aux instigateurs de migrer vers une société eugénique. La barbarie d'antan, qui n'avait point de honte à dissimuler leur intention, a laissé place aux discours et lectures démocratiquement acceptables pour les concitoyens, mais aux mêmes desseins. Manipulations, certes nous savons qu'elles font partie de notre monde, mais de là à énoncer conspiration... Les premières campagnes promues par les sociétés eugéniques de stérilisation des « tarés », qui avaient démarré dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, prirent un coup d'accélérateur. En 1907, sous Théodore Roosevelt nous l'avons vu, les eugénistes états-uniens pratiquaient la stérilisation forcée de malades, chômeurs, pauvres, délinquants ou soûlographes pour empêcher toute descendance du même type (la SNCF stérilise les agents aux esprits obtus ou idiots afin de s'assurer une place sur la scène de la concurrence. De ce procédé, elle perce à jour ses « verrues » disgracieuses, et peut se lancer dans le recrutement sélectionné de « cadres dynamiques », dont cette expression cache la recherche d'élites aptes à assurer le pilotage de la SNCF). Ces campagnes de stérilisation de « tarés » ont donc perduré dans certains pays du Nord de l'Europe jusque dans les années soixante-dix. Ces théories ont été reprises par l'idéologie nazie avec les conséquences désastreuses menant à la *solution finale* avant et pendant la deuxième guerre mondiale. Si Galton est l'inventeur du mot eugénisme (sélection des enfants de bonne naissance), il faut signaler que Thomas Hunt Morgan a soutenu le parti nazi. Sa mort en 1945 lui a évité un passage devant le tribunal de Nuremberg. Le drame donc, c'est que l'État peut s'en emparer pour l'officialiser. Pensez aux nazis : on sait à quelles atrocités systématiques les ont conduits leur culture de l'inné et la pseudo-biologie sur laquelle ils ont tenté de le fonder. Mais pensez aussi aux Soviétiques de la période stalinienne : ils en tenaient fermement pour l'acquis. Ils annonçaient ainsi la venue d'un « *homme nouveau* » espéré de la société sans classe. Mais il faut savoir aussi qu'en URSS, dans les années cinquante, il était interdit, par voie d'affiches, de parler de « chromosomes », à une époque où nulle part ailleurs au monde on ne pouvait douter de leur existence, puisqu'on le photographiait chaque jour en laboratoire... Les chromosomes étaient « interdits d'existence », par le « matérialisme dialectique ». Allons-nous vers une société eugénique en France ? Pour ma part, et cela n'engage que moi, la matrice est créée et ses rouages déjà mis en

fonctionnement. Tout d'abord, parce que si l'on désire exister ou coexister avec les nations, il faut obéir avec contrainte à la loi universelle de la corruption, par le jeu de la tentation. Quelles nations en ce monde ne sont pas le jouet de l'appareil respiratoire et circulatoire monétaire qui irrigue l'avidité des dirigeants, en maîtrisant parfaitement leurs Ombres ? Aucunes. Et qui possède ce merveilleux jouet qui contrôle les pays, où leurs égocentrismes trouvent refuge dans l'établissement d'un gouvernement mondial ? Bref, pratique qui prétend donc à améliorer l'espèce humaine, d'abord en entravant la reproduction des individus estimés inférieurs ; ensuite en favorisant la reproduction des individus estimés supérieurs. L'eugénisme est le fils aîné de Darwin : si les espèces se transforment par la « sélection naturelle », il y a des races inférieures et des races supérieures. Déjà Darwin déclarait : « Avec les sauvages, les corps ou les esprits malades sont rapidement éliminés ; par contre les hommes civilisés construisent des asiles pour les imbéciles, les handicapés et les malades, et nos médecins exercent le meilleur de leurs talents pour sauver la vie de chacun jusqu'au dernier moment, permettant ainsi aux membres faibles de nos sociétés civilisées de se propager. Il n'y a personne parmi ceux qui ont travaillé à la reproduction des animaux domestiques qui doutera que cela ne soit hautement préjudiciable à la race humaine. » Galton, cousin de Darwin, inventa la théorie eugéniste appliquée aux êtres humains : le remplacement de la sélection « naturelle » par une sélection plus volontariste ; en effet, les organisations caritatives, en prenant soin des impécunieux et des cacochymes (qualifiés de dégénérés, d'inaptes et d'inférieurs), sont un frein à la « sélection naturelle ». On amplifia alors profusément l'impact de la transmission des « tares », « l'atavisme », pour justifier deux objectifs complémentaires : avantager les races dites supérieures, dit eugénisme positif ; faire disparaître les races dites inférieures, dit eugénisme négatif. Cette vision scientiste, purement matérialiste, où l'homme n'est qu'un engrenage d'un plus grand mécanisme : la société ou l'État, prétend « améliorer » la race humaine jusqu'à générer le « surhomme ». L'eugénisme est né à l'époque où la science triomphante ébranlait le monde de la technique. La tentation matérialiste était alors grande d'utiliser l'homme comme un matériau, ou un animal, que l'on peut améliorer par des croisements et une sélection « scientifique ». La société doit traiter ceux qui seraient considérés comme tarés, « dysgéniques », inférieurs, inadaptés, mal évolués, comme des membres gangrenés, et les amputer, par mesure d'hygiène sociale, malgré les interdits d'une morale conformiste relevant du fétichisme judéo-chrétien. Les accointances avec le médecin ou le biologiste deviennent désormais une relation à trois : l'État, le médecin et le malade. Sous cet angle, l'eugénisme peut être entrevu comme l'idéologie de la culture de la mort, dont les conséquences les plus meurtrières sont

aujourd'hui l'avortement dit « thérapeutique », l'avortement légalisé sous le terme « d'Interruption Volontaire de Grossesse », La fécondation *in vitro* avec transfert d'embryons (FIVETE), la stérilisation involontaire ou forcée, l'euthanasie, le projet du génome humain, l'ingérence de l'État dans la famille. Bien que des généticiens allemands comme Benno Müller-Hill aient révélé la complicité de la communauté scientifique avec les nazis, on a longtemps évité d'examiner systématiquement les politiques eugéniques des autres pays. Les magnats de l'industrie et les élites gouvernementales n'avaient guère de sympathie pour les milieux sociaux défavorisés que visaient les mesures eugéniques. Plus abracadabrant est l'intérêt considérable que l'eugénisme a aussi éveillé chez des réformateurs sociaux, des intellectuels de gauche ou des féministes, convaincus que la science devait soutenir l'État à accroître une population génétiquement « apte ». Une multitude de pays se cachent derrière ce pare-feu historico-scientifique pour mener à bien ce qui est toujours d'actualité. Ne vous y trompez pas, si vous raisonnez un temps soit peu sur les soubresauts qui secouent perpétuellement la France, peut-on déceler au travers des réformes et pseudo-réformes, l'implantation tout en finesse de ce procédé au sein des structures sociales, administratives, entrepreneuriales, artisanales... et encore plus loin, de ce qui nous intéresse, l'application de ce processus à la SNCF ? Déjà nous le soupçonnons au travers des prémices ou symptômes actuels tels que la réduction des effectifs confinés à une peau de chagrin, et de l'accélération vers la voie de garage « privatisation »... Existerait-il une volonté de « surhomme » que l'on pourrait associer à l'appellation « nouveau cadre dynamique », conditionnée comme par hasard par l'État au travers d'une politique d'apprentissage sélectionnée, sur le dos d'une concurrence acharnée, sans pitié, déshumanisée, et du mondialisme progressif et pseudo-permissif ? Les antimondialistes minoritaires essaient par leurs actions, de sensibiliser l'opinion publique, mais notre formatage dès notre premier cri face à la Vie, est profondément ancré dans notre inconscient, et notre fameuse Ombre, le Ça qui nous titille sans que nous souhaitions ou comprenions ce phénomène. Seuls les initiés de ce monde peuvent nous extraire de cette manipulation mensongère mondiale. Qui sont les eugénistes ? Parmi ceux-ci, nous distinguons deux grandes familles : des capitalistes opportunistes ou libres penseurs (Rockefeller, Kellog, Mellon, Ford, Carnegie, Agnelli, McCormick... dont certains sont qualifiés d'« *illuminati* »...), qui trouvent dans l'eugénisme une justification à leur égoïsme et un prétexte de progrès et de leur bonheur, pour détruire des peuples concurrents potentiels. Viennent ensuite les socialistes matérialistes, internationalistes ou nationalistes (plus tard appelés nationaux-socialistes, nazis), qui se coudoyaient dans les milieux intellectuels des grandes métropoles. Très rapidement les premiers financèrent, voire stipendièrent les

seconds. On aurait pu croire que la révélation de l'abomination ou l'exécution nazie aurait définitivement marginalisé et criminalisé l'eugénisme. Le militantisme eugéniste est en France plus le fait d'extrémistes néo-malthusiens (le néomalthusianisme est une doctrine qui préconise un strict contrôle démographique), qui sont libertaires et socialistes, que de médecins. Ces minorités extrémistes ont garanti et garantissent encore l'endoctrinement et le matraquage ainsi que le relais de l'eugénisme anglo-saxon qui, lui, associe bien plus facilement l'argent, les médecins et les militants. Cela ne signifie pas que les médecins français ne soient pas eugénistes. Ils ne le sont pas ouvertement, mais beaucoup ont acquis les réflexes eugénistes par leur formation, suite aux manipulations du lobby pro-avortement depuis les années cinquante. En France, la propagande des eugénistes, qui se confondent avec les néo-malthusiens, fut réprimée à partir de 1920, dans une préoccupation populationniste de l'État. Les militants du « *Birth Control* » ont en effet trouvé de longue date de forts appuis et un mélange favorable auprès des courants que le MFPF (Mouvement Français pour le Planning Familial), qualifiait de « rationalistes » : la Ligue des Droits de l'Homme, la Libre-pensée et l'Union Rationaliste... L'ensemble de ces courants est en réalité une coalition de sectes ésotériques et de « mangeurs de curés », ayant en commun une aversion extrême du christianisme. La Grande-Bretagne, quant à elle, officialisa dès les années vingt les pratiques néo-malthusiennes. La Suède aussi. Les États-Unis et le Japon n'ont pas non plus connu de véritable répression de l'eugénisme. Cela explique peut-être pourquoi ces pays sont les principaux initiateurs de l'eugénisme dans le monde. La Société Eugénique anglaise fonda, avec la collaboration d'eugénistes notoires (dont Margaret Sanger et C.P. Blacker), la Fédération Internationale de la Parenté Planifiée (IPPF), logée dans les bureaux de l'*Eugenics Society* à Londres. De 1969 à 1975, le président du comité directeur de l'IPPF était George Cadbury, membre de la Société Eugénique anglaise. Bref, nous réalisons maintenant notre position en tant qu'animal raisonnable dans un monde artiste qui excelle dans le domaine du façonnage et modelage de l'être humain, et de la sculpture de la psyché humaine, là où ce dernier répond à une demande calculée aux mains d'animaux raisonnables heureux possesseurs du pouvoir et de l'argent.

Citons un cas intéressant de la SNCF, et prenons quelques éléments de réflexion et d'interrogation concernant la Directive RH 0409, « Service médical – médecine du travail » (par Dominique Huez, médecin du travail en centrale nucléaire – janvier 2006). Une médecine du travail caractéristique est réellement déterminée à la SNCF. Elle travaille conjointement avec une médecine de soins. Les cheminots paraissent y

trouver leur compte. Vu de l'extérieur, l'aspect positif de la médecine du travail sur ces deux aspects semble principalement porter sur la facilité et la gratuité des soins. Actuellement, le référentiel réglementaire RH 0409 (antérieurement PS 24B du 22 mars 1976), dont l'objet s'étend au décret n° 60-965 du 9 septembre 1960 portant application à la SNCF des dispositions de l'article L-241-1 du Code du Travail relatif à l'organisation des services médicaux du travail, le personnel de la SNCF bénéficie d'une surveillance médicale qui s'inspire des principes de la médecine du travail. Son article 22 – « Agents autorisés au port d'arme » qui intéresse particulièrement les agents de la SUGE indique que les agents auxquels il est envisagé d'accorder une autorisation de port d'arme, soit à l'embauchage, soit en cours de carrière, doivent bénéficier des mêmes examens et satisfaire aux mêmes critères d'aptitude que les agents affectés à des postes de travail comportant des fonctions liées à la sécurité des circulations (voir articles 8a et 11). Les services informent le médecin du travail de leur intention d'autoriser les agents intéressés et des retraits d'autorisation. Le RH 0409 (annexes 1 à 6), relate une définition très large des postes de sécurité pour laquelle une liste de maladies très longue serait incompatible. À ce jour cette même liste est reprise, pour laquelle le médecin du travail se prononcera au cas par cas. Une telle liste est discriminatoire du point de vue de la santé, contraire à la loi empêchant les discriminations du point de vue de la santé, et seulement possible à mettre en œuvre grâce à l'entremise de médecins du travail qui n'agissent pas dans l'intérêt de la santé des agents, mais dans celle de la représentation idéologique d'une entreprise, tout en portant la responsabilité personnelle d'une telle discrimination. Les maladies citées, si elles sont des vraies pathologies, souvent lourdes, n'ont généralement pas fait la preuve irréfragable de l'augmentation de risques pour la sécurité. Cette liste de maladies est plus sous-tendue par une logique zootechnicienne où un travailleur, symbolisé ici comme un danger pour l'outil de production, les biens et personnes, doit être sélectionné comme exempt de maladie pouvant entraîner un trouble du comportement ou de la vigilance. Cette approche ignore complètement les savoir-faire de prudence qui font que les travailleurs sont riches de leurs expériences de confrontation à la maladie quand elle n'est pas violente, et de leur expérience professionnelle dans cet état. Ainsi pour un médecin, si la vigilance est liée à l'équilibre d'un traitement (hypertension, épilepsie, hypoglycémie...), ce qui est important est la possibilité de fonder une relation de confiance pour accompagner et prévenir les facteurs de déstabilisation du traitement, les facteurs de l'organisation du travail dits facteurs psychosociaux étant les plus nombreux touchant l'ensemble des cheminots et cheminotes, bien souvent indépendamment de leur état de santé antérieur. Éventuellement le

médecin du travail prendra des décisions médicales, pourquoi pas de restrictions d'aptitudes, dans le cadre d'un consentement éclairé du travailleur. Les appuis inconditionnels d'un tel texte ne se rendent pas compte qu'à court-moyen terme ils s'exposent à l'opprobre social. Car comment justifier qu'un malade atteint du SIDA ou d'une maladie héréditaire contraignante soit inapte à de telles fonctions du seul fait d'être victime d'une maladie ! Deux questions doivent donc être compartimentées : la première, dans le cadre de l'ordre public social, notre société doit-elle définir des critères médicaux garantissant que jamais des citoyens présentant un danger évident pour autrui, soient exposés à des postes de sécurité ? Si tel est le cas, une entorse à la non-discrimination pour raison de santé serait acceptable. Vigilance car ce sont les fondements d'une société démocratique qui sont en jeu. Si la réponse est oui, les critères de définition de ces postes doivent être définis par la loi et non par des normes ou des accords d'entreprise, et les critères médicaux techniques doivent aussi être définis par des décrets qui fassent l'objet d'un débat public et contradictoire. Comme il existe des critères médicaux pour le permis de conduire, ainsi plusieurs seuils d'alcoolisation différents sont à prendre en compte pour la conduite automobile. De même que viennent d'éclorre des critères pour telle ou telle drogue licite ou illicite, voire médicamenteux. Des paliers d'imprégnation pertinents devront être clairement identifiés, ce qui n'est pas actuellement le cas. Méfiance, les références actuelles les plus solides scientifiquement concernant le risque de perte de vigilance sont l'alcoolisation et la fatigue. Pour le reste, peu de choses sont attestées. On ne peut de toute façon, envisager une réglementation applicable dans un secteur et pas dans un autre. La seconde, même si on ne répondait pas à une négation impérative à la question précédente (évidemment avec des postes de sécurité beaucoup plus restreints), cela imposerait qu'une médecine d'expertise à l'exercice des postes de sécurité soit mise en place (comme cela se pratique dans l'aéronautique), et dévolue à ce seul rôle. Pourquoi ne pas faire exercer cette fonction de tri sanitaire pour des postes de sécurité par des médecins du travail ? Parce que la médecine du travail doit être construite sur un accompagnement médical exercé avec la confiance du salarié, comme tout exercice médical de première ligne. Cette assurance est le fondement de cet exercice et est le support de la légitimité des actions médicales dans le cadre de consentement non vicié et éclairé (tout le champ médico-légal des accidents du travail, maladies professionnelles, de l'aptitude et inaptitude, les conseils, la veille médicale, les alertes de risque psychosocial...). La confiance instaurée est ainsi la formalité même de l'exercice médical en médecine du travail, et toutes les décisions, sauf une privation temporaire de liberté (décompensations psycho-pathologiques aiguës), doivent donc

obtenir le consentement de l'agent. La crise du système de soins actuel où prédomine l'ensemble pharmacologique et technique, solidifie notre attention à la préservation de médecines de premières lignes ouvertes à l'accompagnement médical, au diagnostic et l'orientation, à la veille et au témoignage (médecine générale, médecine du travail, médecine scolaire). C'est la pratique clinique qui y est noyau central, et en médecine du travail, la clinique médicale du travail. Soulignons tout de même que la France est le pays d'Europe où existent les plus fortes inégalités sociales de santé, (accentuées par les réformes actuelles où coexistent une médecine des classes privilégiées et une médecine des classes ouvrières), et que les différences de santé sociales les plus importantes puisent leur origine dans le travail. Le syndicalisme a de tout temps été fort tolérant face à des pratiques discriminantes de la médecine du travail. C'est l'ambiguïté ancienne de cette institution, initialement tout à la fois, médecine médico-légale (le sempiternel débat sur l'aptitude), et médecine réellement préventive (prévenir et dépister les altérations de la santé au travail). Les dossiers portant sur l'amiante et les erreurs même du syndicalisme avec le CPA doivent nous exhorter à une lecture réprobatrice du passé. Ne dupliquons pas avec les postes de sécurité des erreurs aussi graves de conséquence. Nous observons à notre époque qu'il n'y a pas de vraie réglementation pour les postes dits de sécurité, que ce terrain est le champ libre des employeurs et de tout le système de normalisation, toujours assujettie dans l'intérêt de la production, souvent contre la santé même des personnes, et surtout que l'État semble vouloir laisser faire les employeurs pour définir le droit. Force est de constater que de nombreuses altercations contre les discriminations de santé au nom de la sécurité existent contre le dépistage du VIH, contre la mesure systématique à l'embauche des drogues illicites (comme à la SNCF par un laboratoire externe). Une consommation n'a jamais prouvé une addiction, des traces de substance ne préjugent pas d'un trouble du comportement. Des études scientifiques tendent d'inverser cette équation inconnue. Ces mesures ne prennent pas en compte les très nombreux médicaments ordinaires qui peuvent entraîner des troubles du comportement. Si des mesures de CDT (enzyme portant la signature d'une consommation ordinaire d'alcool) étaient effectuées pour l'encadrement des entreprises, nombreux sont ceux qui seraient inaptes ! En réalité, cela montrerait que ces cadres plus ou moins âgés peuvent gérer leur anxiété de façon plus ou moins conviviale avec un verre d'alcool fort le soir. Et ils possèdent un savoir-faire pour ne pas travailler avec une alcoolisation notable. Les jeunes sélectionnés à l'embauche avec des traces de dérivés du cannabis ne font généralement pas autrement. Ils ont la consommation de leur âge, et seuls les candidats qui ne connaissent pas la rémanence des traces de consommation de quinze jours sont sous le joug

des tests positifs. Ce ne sont pas ceux-là qui sont accrocés ! Contre l'embrigadement des services médicaux du travail à faire des alcoolémies à la demande des CHSCT, tout en préservant le secret médical. Contre les groupes RH — médecins du travail, qui seraient destinés à gérer ou disposer des agents ayant des comportements en écart à la norme sociale, en tout secret partagé ! Il est à noter que les examens biologiques ne sont médicaux que par destination. En effet, juridiquement un employeur peut faire un alcootest si c'est inscrit au règlement intérieur et justifié par rapport à des questions de sécurité, de même qu'il peut faire des examens urinaires à la recherche de drogues comme aux États-Unis. Quand un examen biologique pose problème pour les libertés, le fait que le bras musclé et armé de l'examen soit médical n'a jamais été une garantie. C'est justement là qu'il faut s'alarmer pour les libertés ! Des médecins de soins sont sous l'effet de réquisition par la police pour les alcoolémies. Ils ne peuvent le faire s'il s'agit de leur patient. Si les médecins du travail sont requis par un éventuel RH 0409 ou son confrère ailleurs, ils ne peuvent plus être médecins du travail dans l'intérêt de la santé des agents ! C'est donc le cadre médical et non de la prescription de l'examen qui est essentiel. Un examen médical est un examen prescrit par un médecin pour une destination médicale définie par l'exercice de ce médecin. Le cadre de la médecine du travail n'ouvre pas la porte à n'importe quoi, et la réglementation interdit à un médecin d'avoir deux exercices médicaux contradictoires. Simplement parce que la déontologie médicale impose au médecin à présenter son champ d'exercice de façon claire par rapport à la personne à laquelle il s'adresse. Les médecins d'assurance-vie ou de contrôle patronal respectent ce cadre ! Et un médecin du travail ne peut être médecin expert ou de contrôle. Sauf à penser que ce serait le socle de leur métier (expertise et contrôle). Si c'est le cas, le mot d'ordre syndical devrait être la disparition de la médecine du travail car elle accompagnerait l'aliénation et l'ordre dominant et serait contradictoire avec l'expectative pour chacun de pouvoir « construire sa santé au travail » ce qui est le cadre de la médecine du travail. En finalité pour résumer, un médecin du travail ne peut être médecin expert ou contrôleur, en toutes circonstances il est maître de ses prescriptions médicales. Il est personnellement responsable du choix d'un laboratoire qui doit avoir le statut du Code de la Santé Publique de laboratoire biologique d'analyse médicale. Si la chaîne de transmission des examens ne respecte pas le secret nominal, le médecin prescripteur en est responsable, soit il doit porter plainte pour violation, soit ne pas prescrire à ce laboratoire. Les critères médicaux discriminants en médecine du travail sont tous ceux qui ne résultent pas du seul intérêt de la préservation de la santé des personnes, et qui de plus ne sont pas soutenus par des connaissances médicales établies, qui emploient des critères

de santé différents selon l'âge des personnes, dont la prescription et la prise en compte s'imposent au médecin (c'est évident dans le RH 0409 entre les critères d'embauche et les critères ultérieurs), et qui sont contraires à l'éthique de leur profession. Il n'y a aucune avancée sociale à contenir la phrase du RH 0409, que « le médecin se prononcera au cas par cas » devant la liste des conditions d'aptitudes physiques, et qui prélève certaines pathologies du DSM-IV. Si ce n'était pas le cas naîtrait alors une entrave à l'indépendance médicale ! Mais d'avoir une telle liste de maladies dans l'annexe 2, est par contre un moyen de pression très subtil à l'encontre des médecins du travail, et encadre de fait leur exercice. En tout état de cause, depuis toujours et sans liste de pathologies opposables, les décisions médicales sont jugées en fonction de la professionnalité de l'acte médical effectué, et de la non-entrave aux moyens nécessaires pour prendre une décision. Responsabilité de moyens et non de résultats (le médecin a l'obligation de soins mais pas de guérison), les médecins du travail devraient répondre de l'emploi de moyens inadéquats ou discriminants. La base de ce qu'on appelle le contrôle social de la médecine du travail par les représentants des salariés, est de faire respecter en toutes circonstances un cadre d'exercice du médecin du travail dans l'intérêt de la santé individuelle et collective des salariés, et de lutter contre les discriminations par la santé et la sélection idéologique des hommes et des femmes pour le travail. C'est d'adapter le travail à l'homme qu'il s'agit. En lame de fond, le RH 0409 stipule que l'examen d'embauchage a pour seul objet de déterminer si le candidat est médicalement apte à accomplir un service régulier dans les emplois de la spécialité pour laquelle il postule, notamment pour les emplois nécessitant une habilitation à l'exercice des fonctions de sécurité sur le réseau. Dans certaines entreprises à statut comme pour la fonction publique, il y a les examens d'embauchage (SNCF, RATP, ce n'est pas le cas à EDF). Pour les fonctions de sécurité telles que le port d'arme auquel est astreinte la SUGE ou l'accès à la conduite d'engins ferroviaires, s'ajoutent à ces examens de redoutables tests psychologiques, qui demeurent une évidence. Dans la fonction publique c'est un médecin expert qui se prononce sur des critères discriminants, eugéniques, qui succomberaient aujourd'hui à une confrontation avec la loi régissant les discriminations par la santé. La problématique, c'est que le RH 0409 est pris au vu du décret du 28 juillet 2004 sur la médecine du travail, et que ce texte n'autorise pas les médecins du travail à faire des visites d'embauchage, mais seulement d'embauche pour un poste nommément désigné. Dans ce dernier cadre, un médecin s'il fait des restrictions doit pouvoir les justifier et faire alors des propositions alternatives. Il y a donc une option à l'embauchage par l'embauche à un poste qui préserve le droit des agents. Cet examen a pour seul objet d'être

prédictif pour tout événement de santé en échange d'un statut (ce qui est illusoire, impossible, infondé et eugénique, et vise à sélectionner selon l'état de santé pour les postes de sécurité). Ce qui est présenté dans le texte de la SNCF concerne toutes les entreprises françaises. Force est de constater que le RH 0409 est un texte eugénique, (comme l'était le PS 24B abrogé), ce qui démontre bien que le débat inné/acquis, nature/culture, reste un vif débat loin d'être démocratique, où l'objectif final demeure dans une transparence réelle mais inaccessible pour les néophytes.

Vous me direz, est-il important de connaître notre type de gouvernement ? Républicain, démocratique, libéraliste, totalitariste... ? En fait, qu'importe. Je dirais qu'il est nécessaire de déceler les mécanismes politiques mus par les rouages scientifiques, humanistes, religieux... qui apportent une semi-clarté dans le fonctionnement de notre société. La direction se fait d'un côté par un trait instinctif que j'associe à l'inné ou plus précisément au génome ethnique, dont une partie de l'Ombre collective réside dans l'inconscient collectif, tentant volontairement ou non de s'en extraire en s'aventurant sur le territoire du Ça collectif. Ce génome ethnique a son identité propre basée sur un socle historique, et l'émergence de l'évolution humaine de par la progression technologique, est également impactée par sa dimension environnementale. Le fonctionnaire est bien un numéro avant d'être considéré comme un être humain. Mais avant qu'il en soit doté, ce numéro est un symbole qui exprime une identité propre, extraite de ce qui a été développé précédemment dans ce chapitre. Cheminots(es), si vous sentez parfois que vous n'êtes que ce fameux numéro, recherchez en arrière sa réelle signification. Maintenant, et avant de continuer à avancer sur les rails en descente spiralée qui doit nous conduire au noyau de la SNCF puis à son Ombre, je dois vous mener à un arrêt obligatoire, sur la voie de l'histoire et de l'origine du travail.

Alors, agents de la SUGE, lorsque vous entendrez le murmure d'une carrière bloquée ou arrêtée, que l'on vous place de côté ou bien de vous débattre inutilement dans l'examen d'accès à la maîtrise, il est envisageable que vous rentriez dans ce critère. Vous êtes un numéro soudé à une échelle indiciale : Sain ou Taré.

« Il n'y a pas d'émancipation possible sans la prise de conscience explicite de ce par quoi on est asservi, et plus fondamentalement sans la conscience même de l'asservissement, jusque-là étouffée, anesthésiée par les habitudes et le poids des conformismes. » – Alain Accardo.

« L'élite de ce pays permet de faire et défaire les modes, suivant la maxime qui proclame : Je pense, donc tu suis. » – Pierre Desproges.



## **ARRÊT N° 2**

### **GARE : Nature/Culture**

### **Histoire et origine du travail**

Nous allons modéliser ce principe sous trois aspects : religieux, scientifique et historique. Ceci afin de visionner le travail sous plusieurs angles et obtenir un cadrage primaire dans l'addition de ce phénomène ternaire. Posons-nous donc la question non pas fondamentale, mais sujette à réflexion : si une entité ou pure énergie supérieure existe, se nommant Dieu, Yahvé, Allah... Nous pouvons supputer, selon le livre de la genèse, que Dieu est à l'origine du travail, inventeur de surcroît de cet état de fait, puisqu'il a tout créé en sept jours. Cela suppose qu'Il a émis une énergie ou une force, spirituelle certes mais « physique » et « intellectuelle » pour générer cette puissance créatrice. Ce qui logiquement tend à dire que sa « construction » énergétique colossale a puisé sa source dans un travail, à la perfection élaborée. Le champ notionnel religieux étend alors le travail comme une représentation bienfaitrice, source de joie, de bonheur à la vertu propre de nourrir l'esprit de l'homme. Celui-ci s'emploie donc à utiliser son énergie dans le travail à travers lequel il en perçoit la divinité. Comme tout acte à créer, concevoir, inventer... est un fil conducteur harmonieux direct avec le Tout-Puissant, l'Homme et Dieu ne sont plus qu'Un au travers de cette énergie consumée évolutive et élévatrice.

Dans le schème scientifique, le travail est évidemment rationalisé, et, par définition, s'éloigne du terrain déiste pour s'inscrire dans une perspective matérialiste. La théorie de la genèse puise dans des questions cette fois fondamentalistes sur l'avant big-bang et la cosmologie, centrant l'homme dans cette spirale loin d'être limpide. Ainsi sa réaction répond à plusieurs de ces questions en concevant les choses autrement, s'appuyant sur de nouveaux principes physiques et mathématiques dont certains sont spécifiques aux valeurs infinies, tout en se conformant aux observations disponibles. La théorie de la genèse vise donc à expliquer l'origine et

l'évolution du cosmos. Nous avons alors un principe où l'homme puise son énergie dans le travail pour satisfaire son créateur et alimenter ainsi sa psyché, noyau émotionnel et intellectuel au seul but de cheminer naturellement à une conscience gnostique, qui répond à l'appel de la nature ou instinct naturel. De l'autre côté, nous avons l'homme qui, rejetant un « big bang divin », se trouve comme un élément purement matériel et non plus comme une énergie divine, dans un univers mystérieux et froid mais qui répond à des notions cartésiennes, posant des lois scientifiques, soustraites dans le linéament mathématique, physique, chimique... Le travail produit et les réponses apportées sont perçus pour l'homme comme une nécessité vitale à sa survie et à vaincre l'abîme de la mort, des items ancestraux angoissants. L'énergie ainsi développée n'est plus rendue dans un principe divin, donc de plaisir ou d'autosatisfaction, mais comme une contrainte, un pseudo-plaisir qui répond à une psyché emprisonnée dans un carcan trempé dans le dualisme, l'empirisme, le dogmatisme (se séparant de la gnose, dans le paradigme divin)... si boulimique qu'il ne sera rassasié que s'il se conforte dans une théorie positiviste. Ce résultat n'est qu'illusoire, puisque la réponse ne peut être réellement éprouvée. Le champ scientifique dans son travail de recherche à ce jour, se base sur l'empirisme et l'environnement sociétal. L'assombrissement de ce dernier, fait évoluer les investigations dans un domaine négativiste, avec un principe latent qui émerge, la tentation de saupoudrer ces données d'une mixture divine, qui bouscule une psyché collective qui ressent le besoin d'un idéal protecteur et bienfaiteur, source pour l'homme de son équilibre et de sa place dans l'univers. Nous avons touché de nouveau rapidement la dualité inné/acquis ; la dichotomie de base oppose la culture à la nature. Ces deux termes s'excluent mutuellement, mais ensemble, ils recouvrent l'ensemble de ce que vit un individu. « Pour tracer la frontière entre l'homme et le reste de la nature, il suffit de marquer son entrée dans la culture. » C'est le reflet d'un monde polymorphe. En bref aparté, je me dois de citer Pierre Teilhard de Chardin, (1881-1955) prêtre jésuite, philosophe mais aussi scientifique de renommée mondiale, spécialisé en paléontologie et en géologie, aux idées avant-gardistes. De façon parcellaire, il entrevoit la divinisation des activités de la manière suivante : par notre collaboration qu'il suscite, le Christ se consomme, atteint sa plénitude, à partir de toute créature. C'est saint Paul qui nous le dit. Nous nous imaginons peut-être que la Création est depuis longtemps achevée. Erreur, elle se poursuit de plus en plus intensément, et dans les zones les plus élevées du monde. « *Omnis creatura adhuc ingemiscit et parturit.* » Et c'est à l'achever que nous servons, même par le travail le plus humble de nos mains. Tels sont, en définitive, le sens et le prix de nos actes. En vertu de l'interliaison Matière-Ame-Christ, quoi que nous fassions, nous

ramenons à Dieu une parcelle de l'être qu'il désire. Par chacune de nos œuvres, nous travaillons, atomiquement, réellement, à construire le plérôme, c'est-à-dire à apporter au Christ un peu d'achèvement.

Nous savons que l'animal a une évolution biologique mais il ne s'inscrit pas dans une histoire. Celle-ci représente en effet le développement de la culture humaine sous ses formes les plus variées. À l'origine, l'homme percevait la nature comme étant une réalité dynamique, principe et cause de tout mouvement, selon Aristote, et il convenait de l'accepter ainsi. *A contrario*, l'homme moderne porte aujourd'hui un regard intéressé sur la nature. Il l'entrevoit comme une source de matériaux à exploiter ou de forces à maîtriser. La nature est devenue ce dont il faut se rendre comme maître et possesseur. Cette évolution interprète la dénégation de considérer la nature comme fondement de l'humanité. Le passage de la nature à la culture prend forme lorsque l'homme décide de créer des interdits à ce qu'il devine être en lui l'animalité originelle. Ces interdits ont permis de passer notamment du règne de la violence à la loi. Il est admis que la culture distingue autant qu'elle rapproche, dans toutes ses dimensions : anthropologique, scientifique, artistique, esthétique, sociale, technique... Toute société est donc fondée sur la culture qui lie et délie les individus et les groupes qui la constituent, qui permet à chacun de s'inscrire à la fois dans une histoire, une identité et de s'en extirper pour leur imaginer une suite, pour ne pas s'y cloisonner. Si la culture est constituée de l'ensemble des solutions qu'une communauté humaine hérite, adopte et invente pour trouver des solutions aux crises qui la traversent, ce sont donc bien à la fois la nature de la culture qui importe pour faire société que les modalités de sa transmission, de sa production et de sa diffusion. Dans un contexte de persistance forte des hiérarchies, des dominations, des cloisonnements culturels combiné avec une élévation générale du niveau de culture de nos sociétés et la présence massive des industries culturelles, comment permettre à chacun d'être auteur de sa propre vie et acteur de la vie commune ? Comment mieux faire de la culture une clef essentielle de la reconnaissance dont chaque individu a la nécessité de se sentir considéré et constituant de la collectivité ? Comment résister au double risque de colonisation de nos imaginaires que font peser les grands systèmes multimédiatiques de fabrication et de formatage des représentations et à son corollaire du repli sur des identités nostalgiques, traditionalistes ou communautaristes ? Comment mieux mobiliser la culture disponible pour la faire partager et peut-on en faire un levier de l'imagination politique et de l'innovation sociale ? Quel genre de travail l'homme doit-il user pour y parvenir ? Le champ scientifique pose donc non seulement les questions fondamentalistes de l'homme dans la fenêtre

macrocosmique en opposition avec le microcosmique, s'autorisant parfois l'insertion démiurgique.

Pénétrons maintenant dans la catégorie historique et sociologique, basée sur des faits aux preuves imparfaites et irréfragables. L'origine insolite du mot travail vient du vocable de bas latin *tripalium*, désignant le chevalet auquel on attachait les gens pour les torturer, et plus précisément pour les fouetter à mort. De là est venu le sens que le mot travail avait au Moyen Âge et que l'on retrouve encore dans l'expression « travail de l'enfantement » c'est-à-dire la douleur. Puis, peu à peu, le verbe travailler, qui voulait dire souffrir, a remplacé le vieux terme ouvrir, voisin d'œuvre et d'ouvrier. Ce qui tend à prouver que nos ancêtres ne considéraient par leur labeur quotidien comme une partie de plaisir. Sans se perdre donc dans les étymologies, reconnaissons simplement que de l'instrument de torture du Moyen Âge (le *Tripalium*) à l'activité elle-même (l'*Opus*) le travail se confond avec l'œuvre, au Grand Œuvre Alchimique et Traditionnel, celui qui précisément réunit le Sujet et son Objet. L'origine donc du travail, contrairement à ce qu'on peut considérer, ce n'est pas le dédain du travail qui a provoqué l'esclavage, comme si celui-ci subsistait avant l'esclavage ; c'est plutôt l'esclavage qui a inventé la notion de travail comme activité dominée productive. Le travail commence, en effet, avec le Néolithique, autrement dit l'invention de l'agriculture. La conquête des Amériques et la colonisation de l'Afrique nous ont habitués au fait que, non seulement toutes les sociétés ne connaissaient pas le travail, mais que la plupart des populations primitives s'y refusaient, n'y voyant qu'une contrainte et oppression inutiles et se suffisant de couvrir leurs besoins journaliers. Le maître vient toujours après l'esclave (Réf. cadre/maîtrise-agent d'exécution). Il s'installe dans un mode de production inédit, ce n'est pas la stature du maître qui fait l'infériorité de l'esclave, c'est l'impossibilité de se passer de l'esclavage comme mode de production. Nous avons créé l'histoire du travail mais il n'y a pas d'histoire sans le travail, sinon il n'y a qu'un monde de dieux, de forces ténébreuses. Le travail comme activité dominée est ainsi essentiel à notre conscience de soi, inoculant la séparation du vouloir et du faire. Les juifs, avec leur religion d'esclaves, désacralisent le monde et instaurent le repos hebdomadaire, conformément à la genèse au septième jour. Le travail rédempteur ne date pas des chrétiens mais bien des juifs. Les monastères chrétiens d'un côté, les juifs de l'autre façonneront les bases du capitalisme, c'est alors seulement que le travail sera considéré comme la source de la richesse des nations plutôt que la puissance guerrière, attitude belliqueuse, ou la possession de la terre qui en tenaient lieu auparavant. Pour Marx, le concept universel de travail ne pouvait être fécondé avant le

salariat détachant le salarié de son activité et instituant un individu abstrait, sans qualités, qui vend son activité pure sans contenu, son temps de travail. On peut tirer pourtant de cette naissance du travail les mêmes conclusions que celles tirées par Hegel de la dialectique du maître et de l'esclave. C'est par une pression extérieure (les dieux, le maître) que le travail, comme jouissance différée, activité originellement sociale et dominée, produit sa domination et donne enfin sa revanche à l'esclave qui maîtrise effectivement le monde de son savoir acquis avec l'expérience. Le travail n'est pas une activité libre, et c'est justement cette contrainte, cette suspension momentanée de la jouissance, qui en fait toute l'efficacité (technique, rationalisation). Il faut y voir une séparation du sujet et de l'objet par la séparation du maître et de l'esclave, de l'esprit qui commande et du corps qui exécute (scission qui se retrouve entre le travail intellectuel et le travail manuel). Il est possible de confronter cette sinuosité au cerveau lui-même, dont la performance adaptative est d'abord une inhibition du réflexe immédiat pour construire une stratégie à plus long terme beaucoup plus efficace (mais la souffrance perdurera tant que cette finalité ne sera pas atteinte). Par contre, le travail est d'abord la séparation de celui qui ordonne et de celui qui souffre, libérant ainsi sa puissance. Tout cela ne semble guère distrayant pour la suite, sauf qu'on est sans doute à la fin du Néolithique et plutôt en position de récolter le fruit du savoir sans en payer le prix dans ce monde sans maître. Nos dirigeants ne sont plus que des fonctionnaires, des technocrates, pas des dominants et, du même coup, autant sinon plus que nous, dominés par une sorte d'esclavage médiatique qui sonde jusqu'aux âmes. Par contre, le moindre travail requiert maintenant une autonomie qui a déjà corrodé toute hiérarchie. La domination n'est plus de mode (de production), demeure des contraintes d'autant plus insupportables qu'elles ne sont plus productives. Maintenant que nous avons une idée de son apparition, il faut différencier le travail des autres sortes d'activité car il y a quelque escroquerie à identifier le travail avec l'activité, et, sous prétexte que tout homme doit s'épanouir dans une activité, l'astreindre à un travail dégradant ou avilissant. Néanmoins, de réaffirmer après Aristote, que l'homme est conçu pour l'action, qu'il n'y a pas d'autre bien que la réalisation d'un objectif et que rien n'existe sinon en vue d'une cause finale. Depuis les années quarante, nous n'ignorons pas que pour les malades ou les chômeurs inactifs, le travail est la meilleure thérapie, dénommée plus précisément ergothérapie, pour se « réinsérer ». Contrairement aux idées reçues, c'est un motif pour changer le travail, et non pas pour obliger quiconque à faire n'importe quel travail. Nous pouvons partir de la distinction actif/passif qui recouvre d'abord l'opposition maître/esclave (dominant/dominé). Aristote, qui, avec les quatre causes centrées sur la cause finale théorise le bien comme le plaisir

de l'action réussie, refuse de reconnaître comme un homme véritable celui qui reste sous la domination de la nécessité, car pour être homme il faut être libre, raison qui dirige le corps. L'esclave a besoin d'un maître car il ne se domine pas lui-même. La liberté du maître est active, il ordonne, s'appuyant sur l'esclave qui exécute mollement. Nous entrevoyons de suite qu'il y a un paradoxe à dire, l'esclave passif, alors que c'est lui qui fait tout le travail. Il est nécessaire de comprendre que les rapports sont dialectiques, se transposant sans cesse. Ainsi, l'opposition de l'activité du maître au travail de l'esclave n'est pas un frein que l'activité du maître revêt bien des aspects serviles ou routiniers, et que le travail de l'esclave comporte créations et projets. Le maître se décharge de tout ce qu'il peut sur son larbin, il reste pourtant sous le domaine de la nécessité, fournissant aussi un travail improductif consacré à sa reproduction. En fait, cette notion de travail improductif est une notion d'économie capitaliste intégrée où il n'y a plus de larbin, c'est scrupuleusement l'activité qui ne se soumet pas dans l'échange marchand, tout en n'étant pas une activité libre ou autonome comme l'activité sociale du maître qui se doit toujours d'être consacrée, sinon à l'amour et bienfaisance, ou du moins à la politique et au savoir, à la confrontation avec ses égaux (valorisation subjective, jouissance relative) et à la reproduction sociale. Ainsi, d'être une activité libre ne signifie pas qu'il s'agit d'une activité arbitraire, mais d'une activité voulue dont le sujet tire un profit social qui donne valeur à cette activité subjective. On peut analyser cette activité libre comme une capitalisation de savoirs et de réseaux mais pas du tout une simple dépense d'énergie (toute dépense, toute consommation peut d'ailleurs s'analyser comme travail de reproduction du « capital humain »). L'activité libre et la consommation ne sont pas hors des contraintes de la reproduction sociale mais incarnent leur individuation, leur intériorisation alors que le travail est la sphère des contraintes subies, de l'activité dominée, de l'extériorisation des contraintes, d'une exploitation où le sujet ne s'y retrouve pas. Alors le travail lui-même est de plus en plus envahi d'activités libres et d'autonomies concrètes induisant des processus de socialisation devenus indispensables à la production. C'est cela qui constitue à ce jour la revendication d'un travail comme exigence de participation au lien social. Cela ne doit pas gommer la différence entre le travail assujéti et l'activité libre, leurs productivités réciproques, leurs différences ontologiques. C'est pourquoi, les activités de formation et de communication ne devraient pas être envisagées comme du travail, mais les données sont mélangées désormais, car le savoir fait partie de la production qui demande de plus en plus d'autonomie à ses techniciens, tandis que le pouvoir se réduit désormais au commerce. C'est donc la crise du salariat, du revenu, pas l'oméga du travail, point extrême de l'évolution humaine selon Teilhard de

Chardin. L'essentiel est de se contenir dans le circuit, de faire cheminer le lien social, cela n'autorise pas à dire qu'il y a seulement communication, et rapetisser l'économie à la communication sous prétexte que celle-ci, qui a toujours été échange, investit maintenant tout ce qui est communication et s'informatise. Il perdure toujours un échange matériel de marchandises et travail effectif dans le processus de valorisation, un nouveau système de production s'établit au-dessus de l'ancien, il ne l'abolit pas mais le réoriente. Il est nécessaire de distinguer à la fois l'aliénation du travail dominé (et ne pas se contenter du travail de l'esprit comme Marx le reproche à Hegel), mais aussi les formidables possibilités et potentialités du travail humain, pas seulement d'une œuvre individuelle. C'est l'unique manière de le dépasser. Il est primordial de dénoncer les conditions de travail actuelles, tout en ayant conscience de la capacité du travail à rassembler des hommes autour d'un projet. Lorsque le chômage fait du travail un droit, ou un lien social, un pouvoir et non plus un devoir, on peut s'autoriser à admettre que la fin du travail dominé s'annonce au profit d'une activité sociale plus autonome et écologique. Le travail des femmes, dont nous parlerons plus loin, était déjà clairement la revendication d'une autonomie indispensable et pas seulement financière, travail sélectionné. Posséder des obligations sociales délivre des obligations domestiques. Les théories marginalistes, du travail opposé aux loisirs, ne sont plus judicieuses, lorsque le travail est transposé comme désirable, comme dimension humaine et statut social ; quand la contrainte n'est plus une domination dégradante mais l'honneur d'une responsabilité assumée. La Révolution française de 1789 n'a été qu'une adaptation de la société à la destruction des liens traditionnels qu'avait inaugurée Louis XIV en supprimant les corps intermédiaires (Tocqueville). Cette acclimatation était essentielle au développement du capitalisme originel. Les investissements capitalistes nécessitent la confiance et, donc, surtout une justice protégeant leurs contrats contre l'arbitraire de la politique. Cette société du Droit, surtout du droit commercial, s'étend démesurément nécessitant le Code Civil napoléonien qui est le véritable héritage de la Révolution avec les Droits de l'homme, qui délivrent des anciens liens de dépendance mais isolent l'individu de sa communauté, mis en concurrence avec tous au nom d'une égalité abstraite (la panacée se pose sur le postulat démocratie additionnée au capitalisme). Le thème du mérite républicain est primordial, tous les hommes étant égaux en droits, chacun pouvait réussir également par son travail, contre toute évidence, mais légitimant ainsi par le droit les inégalités réelles jusqu'à des niveaux inimaginables voire insoupçonnables auparavant. L'élitisme républicain n'est que la justification des élites dominantes par quelques parvenus. La pénétration, parfois violente, de cette morale protestante, puis laïque, ne sera aboutie pourtant que très

récemment par le chômage massif qui a rendu le travail précieux et convoité, face à un mépris aristocratique du travail qui ne peut même plus se réfugier dans un art devenu trop mercantile.

L'abolition de l'esclavage et du servage au profit du salariat illustre la dissolution à l'annihilation totale des anciens liens de dépendance. C'est un progrès substantiel de la liberté. Mais ces ligatures ancrèrent encore des rapports de personnes et comportaient des devoirs de la part des maîtres. Aussi, lors de l'émancipation des esclaves, nous avons pu constater d'anciens esclaves se révolter contre leur ancien maître qui ne voulait plus les prendre en charge. Le salarié n'est à personne et cette liberté ne va pas sans risque laissant l'individu isolé, dans une solitude parfois amère. Le rapport salarial se métamorphose, par la fiction du droit (du contrat de travail prétendu égalitaire !) en simple rapport marchand, d'objet à objet, de force de travail à salaire démuné de tous autres engagements personnels. Le travail salarié n'est plus seulement dominé, il est d'emblée pris dans l'échange, dans la substitution de la valeur d'échange à la valeur d'usage, ce que Marx appelle le processus de valorisation. C'est ainsi que le salariat instaure la concurrence de tous contre tous par la négation du lien humain dans un rapport juridique abstrait de pure quantification. Bourdieu a su parfaitement et subtilement montrer que l'économie est le non-rapport social, que tout rapport social est une négation de l'économie (don, potlatch, famille, assistance). La domination du capitalisme comme économie séparée de la société, parée d'une glaciale logique du profit, avec toutes les destructions que cela engendre, s'enracine dans la séparation introduite entre ce droit universel abstrait et les liens de domination effectifs rejetés hors du droit comme non légitimes. C'est un mouvement qui débute déjà par l'écriture inventée à Sumer pour des transactions commerciales. L'écrit se détache des sujets, indépendant de leur bonne foi ou même de leur mort, c'est déjà un rapport d'objet à objet, un rapport économique.

Commercialement, il faut patienter pour voir le mouvement se réaliser. cependant l'implication des Anglais et des Hollandais pour commercer avec les Japonais, usant d'une certaine habileté afin de ne pas tenter de les convertir. Auparavant, Espagnols ou Portugais n'imaginaient pas réduire leur échange à de simples marchandises. Notre siècle utilise aussi le sport comme un succédané d'échange, essayant là aussi de dépasser les conflits non chimériques, les discours contradictoires de sujet à sujet, par la mise en scène du rapport de corps à corps. Bien souvent, pour reconsolider des relations avec un pays ennemi, on commence par le sport, puis par les échanges commerciaux. Mais, à la fin, c'est-à-dire actuellement, il n'y a plus d'autre rapport social que l'universel échange économique, or c'est

justement un non-rapport, et cette séparation se fait pesamment sentir dans ses conséquences sociales et environnementales. Il n'y a qu'à observer ce qui se passe autour de nous. S'il n'y a plus de véritable maître, l'économie est abandonnée à sa course amblyope et exterminatrice, nous reconduisant et acculant à l'insécurité primitive. L'écologie-politique (et pseudo-politique verte des verbiages superfétatoires aux résultats exsangues de toutes volontés d'action), est la nécessité d'une négation de notre séparation de l'économie. Entendons bien que c'est la base matérielle qui est décisive. C'est la productivité du capitalisme qui assure sa domination anonyme et rationnelle (« Le bon marché des marchandises est la grosse artillerie qui abattra toutes les murailles de Chine » comme le souligne Marx). La nouveauté du capitalisme est la séparation de cette base matérielle et de la société, plus même, le retournement de la production contre la société elle-même. Mais il y a des limites tout aussi matérielles et au moment où la société découvre qu'elle dépend de l'économie, c'est l'économie qui dépend de la société (Debord). La théorie néolibérale est la théorie avouée d'une économie voulant former la société à sa convenance. Le capitalisme ne peut dépendre, dans sa base matérielle, d'une technique particulière même si elle est liée au « capital » scientifique, autorisant de rendre productifs des investissements en capital. La base matérielle du capitalisme n'est ni la machine à vapeur, ni l'électricité, ni l'informatique, sa base matérielle est le salariat lui-même, c'est-à-dire non pas une invention objective (comme en Chine, pour nombre d'inventions), mais un rapport de production, une pratique effective, se substituant à l'esclavage et de la valorisation du temps de travail. Ici encore on peut dire que c'est le salarié qui fait le capitaliste. La théorie économique ne tarde pas à s'en apercevoir puisque A. Smith déjà prétendait que « le travail est source de toute richesse » alors que l'évidence première serait plutôt que seul le commerce faire devenir riche (le capitaliste ne produit pas, il achète de la force de travail et vend des marchandises). La pensée qu'il aurait dû plutôt conter, c'est que le salariat est la condition de l'accumulation du capital et de son productivisme. En effet, il faut pouvoir produire une plus-value grâce au capital (aux machines, aux innovations), c'est-à-dire produire davantage à travail égal, sans faire profiter le salarié, payé au temps de travail, de cette productivité supplémentaire récupérée par l'investisseur capitaliste (le fordisme incitait au partage pour dynamiser la consommation et l'efficacité, comme nous l'évoquerons plus tard dans ce chapitre). Le contrat salarial supposé égalitaire entre patrons et ouvriers est basé sur la concurrence des travailleurs, constitués en marché du travail. Donner une valeur de marché au temps de travail, c'est le déconnecter de sa productivité effective récupérée par l'employeur, c'est aussi réduire déjà le produit à sa valeur d'échange. Cette abstraction universalise

matériellement l'échange marchand comme équivalent de temps de travail moyen. Le travail devient source de richesse car le coût de reproduction d'une marchandise, sa valeur-travail, peut ainsi bénéficier d'une innovation qui en réduit le temps de travail nécessaire, et fait alors profiter le capitaliste de la plus-value obtenue, jusqu'à ce que cette innovation se généralise et que la concurrence baisse les prix. Encore une fois, un marché parfait ne fonctionnerait pas. C'est à chaque fois les différences (les retards), les dissymétries dans l'information, les enjeux sur un avenir hypothétique qui autorisent le profit de l'investissement. L'important est de voir que ce productivisme du capitalisme ne consiste pas tant à satisfaire des besoins, à produire des marchandises mais uniquement à produire du profit. C'est d'ailleurs pour cela qu'il en résulte des crises économiques, lorsque la production n'est plus rentable. Cette institution du salariat qui tient lieu de statut social n'a pourtant de sens et de clarté, en tant que marché du temps de travail, qu'à vendre une force de travail. C'est très discordant quand il s'agit de résolutions de problèmes où la solution ne dépend pas du temps passé, le travail s'identifiant à une responsabilité (l'usage des stock-options des barons américains en est un symptôme, une sorte de paiement sur objectifs). Nous pouvons raisonner dans le sens que le salariat a fait son temps, et le capitalisme par la même occasion (il est flagrant d'observer des « marxistes » défendre le salariat menacé — hormis les toni-négristes partisans de son abolition). Ce n'est pas le chômage actuel, au sobriquet de fléau des temps modernes, qui annonce une fin du travail qu'une période de croissance ajournée pourrait résorber. C'est la transmutation d'une économie mondialisée, d'un marché clos et informatisé, de techniques immatérielles qui ont déjà profondément transformé le travail et qui accentuent de plus en plus la pression sur un statut de salarié devenu inadapté. L'élasticité est sans doute plus cruciale à long terme que le chômage qui est un phénomène temporaire, cyclique. Lorsque Keynes en a dévoilé la dimension monétaire, suscitant des politiques efficaces, on ne peut plus considérer le chômage comme un « non-travail volontaire » mais comme une « production non solvable », dépendante des variables de l'économie plus que de la capacité de chacun (les théories de l'équilibre ou de la régulation ont une certaine nécessité abstraite mais sont contredites par les cycles économiques). Ce qui apparaît comme manque de travail salarié n'est qu'un manque de ressources et d'un statut qui ne nous amoindrit pas à la simple existence concédée et sempiternellement en dette. Car dans cette société dominée par l'économie, force est de constater que tout le monde n'a malheureusement pas sa place : il faut être flexible, s'adapter au marché, aux besoins de la production, aux fluctuations de la demande. Il faut adapter nos apparences et nos désirs, notre « personnalité » (génotype + phénotype qui renvoie à